



**Ebisu**

Études japonaises

**54 | 2017**

**L'après-guerre des intellectuels japonais**

---

## Introduction

Nicolas Mollard

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1983>

DOI : 10.4000/ebisu.1983

ISSN : 2189-1893

### Éditeur

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

### Édition imprimée

Date de publication : 19 décembre 2017

Pagination : 7-11

ISSN : 1340-3656

### Référence électronique

Nicolas Mollard, « Introduction », *Ebisu* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.1983>

---

© Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise

## Introduction

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les autorités d'occupation engagent une série de réformes démocratiques – participation des femmes à la vie politique, liberté d'association syndicale, démilitarisation de l'éducation, etc. – et se donnent comme priorité de démanteler le shintō d'État, les conglomérats financiers et la grande propriété terrienne, qui ont soutenu l'impérialisme. Les intellectuels, ayant recouvré dans une large mesure leur liberté d'expression, cherchent à analyser la trajectoire prise par le pays depuis sa modernisation ainsi que les causes des dérives militaristes et impérialistes qui l'ont mené à la guerre totale. Un bilan nécessaire pour pouvoir appréhender ce nouveau Japon démocratique et pacifique voulu par l'occupant. Il faut alors tout remettre à plat et repenser les rapports de l'individu à l'État, à la société ou à la famille.

Les approches, forcément, ne sont pas homogènes. Entre la pensée conservatrice des « vieux libéraux », partisans d'une révision minimale de la Constitution et du maintien de l'empereur au sommet de l'État, et les positions plus radicales défendues par les communistes récemment sortis de prison, dont l'intégrité morale prend un poids particulièrement important dans l'immédiat après-guerre, émerge une gauche dite moderniste qui dominera le champ de la pensée politique. Son analyse est la suivante : le développement rapide d'un système de production capitaliste a transformé le Japon en un État moderne, certes, mais qui a glissé sur la voie impérialiste en raison des fragilités de la société civile. Les mentalités seraient restées à moitié « féodales » et les libertés individuelles auraient été brimées par

un système patriarcal centré sur l'empereur. C'est là que ces penseurs décèlent le « retard » de la modernisation japonaise, mesurée à l'aune de la trajectoire occidentale. Ils cherchent ainsi à analyser les conditions d'une démocratisation susceptible d'achever la modernisation « incomplète » du Japon<sup>1</sup>.

Mais l'écart entre l'idéal d'une société pacifique et démocratique et la réalité n'est pas mince, et plaide pour un rapprochement entre discours et contexte. Car, dans les faits, c'est une ligne pragmatique qui s'impose sur fond de guerre froide : répression anti-communiste, libération des anciens cadres purgés, soutien à la guerre en Corée (1950-53) pour relancer la croissance économique, « système de 55 » qui assoit durablement la domination du Parti libéral démocrate et échec des mouvements contre le renouvellement du Traité de sécurité nippo-américain (Anpo) en 1960. Se consolident ainsi les fondements d'un ordre politique national et international qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

La différence de perception des enjeux et des contextes creuse un autre écart, non moins significatif, entre les générations. Car chacun n'a pas eu le même rapport au conflit : les plus anciens (*senzenha* 戦前派) qui ont pu facilement s'appuyer sur leur formation d'avant-guerre pour reformuler des analyses après la défaite sont critiqués par la génération la plus touchée par l'idéologie impériale (*senchūha* 戦中派), qui condamne leur manque d'introspection dans l'examen des responsabilités, mais qui se voit à son tour houspillée par celle plus jeune encore (*sengoha* 戦後派), qui lui reproche de s'abîmer dans la repentance.

En ce sens, 1960 marque une première rupture. Nombre d'intellectuels qui ont connu la guerre, parfois déçus de leurs engagements sans lendemain, se retirent des grands débats publics pour se concentrer sur des travaux plus personnels. La pensée moderniste perd sa position dominante, notamment au profit d'approches culturalistes (*nihonjinron* 日本人論) inspirées de la sociologie et de l'anthropologie américaines, ou d'une nouvelle gauche post-Anpo, plus radicalisée et révolutionnaire. Les sciences sociales, renouvelées par divers courants postmodernes, proposent dès lors une rupture radicale

---

1. Sur cette question dans une perspective plus générale, voir le numéro spécial dirigé par Christine Lévy, « La modernisation du Japon revisitée. Que reste-t-il de l'approche moderniste ? », *Ebisu*, n° 44 (automne-hiver), 2010.

avec les discours modernistes critiqués notamment pour leur parti-pris bourgeois (oubli du prolétariat), leur élitisme (oubli du peuple), leur occidentalisme européocentré (oubli de l'Asie), leur individualisme (oubli de la tradition communautaire), ou leur vision négative du Japon (oubli du génie national). Les critiques issues des études sur le nationalisme, le genre ou le postcolonialisme dans les années 1990 contribuent à marginaliser l'héritage intellectuel des années 1945-1960. Avec la mort de Katō Shūichi en 2008, de Yoshimoto Takaaki en 2012 et de Tsurumi Shunsuke en 2015, se sont éteintes à jamais les voix qui avaient alors façonné le discours public.

Faut-il pour autant reléguer la pensée de cette période au rang d'un simple objet d'histoire détaché d'enjeux pour le présent ? Ce serait ignorer quelques faits. L'actuel gouvernement a placé au cœur de son agenda la sortie du régime d'après-guerre, dont la révision de la Constitution forme la pierre angulaire, entraînant de vifs débats au sein de la société civile, comme à l'étranger. La résurgence de problèmes endémiques (visite d'officiels au sanctuaire Yasukuni, homologation de manuels scolaires révisionnistes, etc.) suscite invariablement des vagues d'indignation hors du pays et les médias étrangers reprennent souvent, faute d'informations suffisamment étayées, l'idée que ce Japon n'aurait pas accompli son devoir de mémoire, confondant les positions de certains politiciens très présents dans les médias avec celles de la majeure partie du monde académique et de l'opinion publique. Des litiges territoriaux au rôle constitutionnel de l'empereur, les questions brûlantes de l'actualité japonaise tirent précisément leur origine de la gestion des suites du conflit. Il est ainsi plus que jamais nécessaire de revisiter aujourd'hui les fondements de cette démocratie d'après-guerre, de se replonger dans les débats qui accompagnèrent sa mise en place, pour mieux appréhender les enjeux géopolitiques dans l'Asie orientale du *xxi*<sup>e</sup> siècle.

La « pensée d'après-guerre » garde toutefois des contours mal définis. Le terme est tardif, l'extension temporelle du concept ne fait pas consensus, pas plus que l'ensemble des individus censés s'y rattacher. Au Japon, de grandes entreprises collectives ont cherché successivement à baliser ce champ d'étude, et après les premières tentatives de synthèse<sup>2</sup>, le tournant

---

2. Kuno Osamu 久野収, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔, Fujita Shōzō 藤田省三, *Sengo Nihon no shiso* 戦後日本の思想 (La pensée du Japon d'après-guerre), Tokyo,

postmoderne en a encore une fois modifié la perception. Des recherches communes nippon-américaines ont exploré de nouvelles pistes, on a proposé de nouvelles anthologies, replacé au cœur de la pensée les hommes, et surtout la perspective asiatique<sup>3</sup>.

Si ce numéro n'a pas l'ampleur de ces synthèses, il s'inscrit néanmoins dans une série de travaux qui ont pour ambition de faire mieux connaître la pensée japonaise au public francophone. De l'incontournable recueil de sources *Cent ans de pensée au Japon* au plus récent collectif *Le Japon après la guerre*<sup>4</sup>, les précédents ne manquent pas. Mais ce numéro doit son impulsion à une série de séminaires initiés en 2011 par un groupe d'une dizaine de chercheurs et doctorants associés à l'université de Genève, qui a débouché en 2014 sur la publication d'un premier recueil de traductions d'essais critiques sur le colonialisme<sup>5</sup>. Un second volet consacré à quatre intellectuels des années 1950 – Katō Shūichi, Hashikawa Bunsō, Tsurumi

---

Chūōkōron-sha 中央公論社, 1959 ; Hidaka Rokurō 日高六郎 *et al.*, *Sengo Nihon shisō taikai* 戦後日本思想大系 (La pensée japonaise d'après-guerre), 16 vol., Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房, 1968-1974.

3. Sur ces différentes tendances, voir respectivement : Tatsuo Najita, Maeda Ai 前田愛, Kamishima Jirō 神島二郎 (dir.), *Sengo Nihon no seishin-shi : sono saikentō* 戦後日本の精神史: その再検討 (Histoire revisitée des mentalités dans le Japon d'après-guerre), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1988 ; Iwasaki Minoru 岩崎稔, Ueno Chizuko 上野千鶴子, Narita Ryūichi 成田龍一 (dir.), *Sengo shisō no meicho 50* 戦後思想の名著50 (50 classiques de la pensée d'après-guerre), Tokyo, Heibon-sha 平凡社, 2006 ; Izuhara Masao 出原政雄 (dir.), *Sengo Nihon shisō to chishikijin no yakuwari* 戦後日本思想と知識人の役割 (Le rôle des intellectuels dans la pensée japonaise d'après-guerre), Kyoto, Hōritsu bunka-sha 法律文化社, 2015 ; Cho Kyeongdal 趙景達, Harada Keiichi 原田敬一, Murata Yūjirō 村田雄二郎, Yasuda Tsuneo 安田常雄 (dir.), *Samazama na sengo : Nihon haisen - 1950 nendai* さまざまな戦後 : 日本敗戦〜一九五〇年代 (Multiples après-guerres : de la défaite du Japon aux années 1950), coll. « Higashi-Ajia no chishikijin » 東アジアの知識人 (Les intellectuels de l'Asie orientale), vol. 5, Tokyo, Yūshi-sha 有志舎, 2014.

4. Collectif, *Cent ans de pensée au Japon*, 2 vol., Arles, Philippe Picquier, 1997-1998 ; Michael Lucken, Anne Bayard-Sakai, Emmanuel Lozerand (dir.), *Le Japon après la guerre*, Arles, Philippe Picquier, 2007.

5. Pierre-François Souyri (dir.), *Le Japon colonial (1880-1930). Les voix de la dissension*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Shunsuke, Takeuchi Yoshimi – suivra prochainement<sup>6</sup>. Cette étude sur les textes originaux avait suscité l'envie d'engager un dialogue avec les chercheurs japonais. C'est ainsi que nous avons organisé en 2015, avec Miura Nobutaka, un colloque à la Maison franco-japonaise : *70 ans après la Seconde Guerre mondiale. Ombres et lumières de la pensée japonaise d'après-guerre*, dont les actes sont parus en japonais<sup>7</sup> et les enregistrements disponibles via le portail des conférences organisées à la Maison franco-japonaise sur la chaîne Youtube<sup>8</sup>. L'appel à contribution pour ce numéro visait à apporter d'autres éclairages sur d'autres personnages. En proposant de relire quelques figures connues ou moins connues du débat des années 1945-1960 – Maruyama Masao, Nakai Masakazu, Yoshimoto Takaaki, Mishima Yukio, Terao Gorō –, les articles suivants témoignent de la vivacité d'un domaine de recherche qui, face à une historiographie américaine toujours hégémonique et alors que les spécialistes japonais continuent de revisiter leur héritage, prend de l'ampleur en France.

Nicolas MOLLARD

---

6. Nicolas Mollard (dir.), *La trajectoire du Japon moderne. Regards critiques des années 1950*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

7. Miura Nobutaka 三浦信孝 (dir.), *Sengo shisō no hikari to kage. Nichifutsu kai-kan - Sengo 70nen kinen shinpojiiumu no kiroku* 戦後思想の光と影一日仏会館・戦後70年記念シンポジウムの記録, Tokyo, Fūkōsha 風行社, 2016.

8. <https://www.youtube.com/user/conferencemfj/playlists>.